

MORPHINOMANE...

L'herboristerie qui fait le coin de la rue Lepic, à Montmartre, était tenue par la mère Gautier, une solide gaillarde de cinquante ans, ancienne sage femme, qui avait connu des jours plus prospères. De ses anciennes grandeurs, elle avait gardé sans doute quelques hautes relations, car il ne se passait pas de journée sans qu'une voiture de maître ou une luxueuse automobile s'arrêtât devant sa porte.

Quand elle eut fait asseoir sa nouvelle cliente, elle ouvrit un placard dissimulé dans la muraille et demanda : — Combien en voulez-vous ? — Donnez-m'en vingt grammes. — Tant que cela ! Enfin, tenez, les voilà.

La mère Gautier se précipita vers elle et l'emporta sur son lit. Elle avait reconnu les symptômes classiques d'une syncope cardiaque provoquée par l'abus du dangereux stupéfiant. En toute hâte, elle fit disparaître tout vestige compromettant et comme les soins que réclamait l'état de la malade ne souffraient point le moindre retard, elle courut avertir le docteur qu'elle savait être le plus proche. C'était un jeune médecin du quartier qui avait deviné depuis longtemps tout ce qui se tramait dans la boutique suspecte de l'herboriste.

Quelques instants après, ils étaient au chevet de la malade qu'une médication énergique fit bientôt revenir à elle.

Maintenant le docteur considérait attentivement l'inconnue. Cette figure, quoique ravagée par les douleurs de la vie et par l'atroce passion de la morphine, lui rappelait, traits pour traits, une jeune fille qu'il avait autrefois ardemment aimée, mais que la médiocrité de sa situation l'avait empêché d'épouser. C'était la fille de très riches commerçants de Lyon. Tout enfants, ils avaient joué ensemble et, entre eux, s'était vite ébauchée une idylle qui restait le plus délicieux de ses souvenirs.

Il s'abandonnait au charme qu'évoquait cette extraordinaire ressemblance quand les paupières de la malade se soulevèrent lourdement et découvrirent des yeux bleus dont la morphine avait éteint l'éclat. Son regard fixa longuement le docteur et brusquement se redressant, elle murmura, stupéfaite : — Vous ! c'est vous, Lucien ! Est-ce possible !

— C'était bien elle ! elle ne l'avait pas oublié. Il avait devant lui sa chère petite camarade d'autrefois. D'un geste, il congédia l'herboriste et, prenant les mains de la jeune femme : — Comment êtes-vous ici ? Qu'êtes-vous devenue ? questionna-t-il.

— Vous m'avez reconnue ? Je suis bien changée, pourtant. Elle lui raconta alors qu'elle habitait Paris, depuis des années avec le comte de Lussac, son époux. Les premiers mois de son mariage avaient été assez heureux ; mais, peu à peu, le comte rejetait tout constrainte, s'était révélé à elle joueur ivrogne, brutal. Ils vivaient maintenant étrangers l'un à l'autre et, dans sa détresse, elle n'avait trouvé de consolation que dans la morphine.

— Mais qui vous a donné cette fatale habitude ? interrogea le docteur. — J'ai souffert, il y a deux ans de coliques hépatiques. On a eu recours à ce calmant pour me soulager pendant mes crises. J'y ai pris goût. Revenue à la santé, j'ai demandé le repos du cœur à cette drogue bienfaisante qui m'avait procuré déjà celui du corps.

— Votre mari ne s'est aperçu de rien ? — Si. — Et il n'a rien fait pour vous en détourner ?

— Au contraire ; c'est grâce à lui que j'ai pu renouveler ma provision de morphine. C'est lui qui m'a donné l'adresse de cette boutique, où se servait une de ses amies autrefois. — Mais cet homme est un misérable !

— Il est l'ami d'une femme immensément riche qu'il désire épouser. J'ai jusqu'à ce jour refusé le divorce qu'il voudrait m'imposer. Je le gêne. Il cherche à se débarrasser de moi. — Oui. N'en doutez pas, c'est à votre vie qu'il en veut. Il vous tue lentement et sans bruit. Hélas ! ce sont là des crimes que la loi ne peut atteindre. Il faut vous défendre seule. Ecoutez-moi, Suzanne : si vous continuez à vous piquer, vous êtes en danger de mort. Ou vous succomberez dans une syncope ou votre cerveau va se désagréger, et ce sera l'ensevelissement prématuré dans une maison de santé. Vous devriez folle. De la belle jeune fille que j'ai connue, que j'ai aimée, il ne restera plus rien ; je veux, au contraire, vous faire soigner dans un établissement où l'on démorphinise, et dès demain...

— Oh ! oui, sauvez-moi. Maintenant, je veux vivre puisque je vous ai retrouvé ! — Leurs souvenirs communs renaissent en foule à leur mémoire. Ils se plurent à les évoquer les uns après les autres, avec une joie profonde. Suzanne surtout revivait passionnément le cher passé. Mais par une sorte de pudeur, elle n'osait encore faire allusion à un avenir qu'elle entrevoyait maintenant si doux.

Le docteur l'écoutait soucieux : — Ne vous exaltez pas ainsi, prononça-t-il. Il vous faut du repos pour le moment. Je vais vous laisser. Nous nous reverrons demain. — Mais le regard de Suzanne était tombé sur l'alliance qu'il portait au doigt.

— Vous êtes donc marié ? interrogea-t-elle, avec angoisse. — Oui, depuis six ans, répondit-il, très bas, après un long silence douloureux. — Ah ! fit-elle. — Et elle ajouta, désespérée : — Vous êtes heureux ? — Et vous heureux ? — J'ai une très brave femme et deux beaux enfants. — Adieu ! dit elle. — Adieu ! dit elle.

Suzanne l'entendit descendre l'escalier, puis s'éloigner après avoir fait ses dernières recommandations à la mère Gautier. — Marié, répétait-elle. — C'était la fin de tous ses rêves. Pour qui avait-elle besoin de vivre maintenant ? Pour qui lutterait-elle contre le mortel poison ? Sans soutien, sans tendresse, sans espoir, elle allait redevenir bien vite sa proie.

Et se rappelant les paroles du docteur, elle se vit tout à coup

vieille, misérable, enfermée dans un cabanon avec les folles...

Alors elle se souleva de son lit, se dirigea en chancelant vers l'armoire où était la morphine, en emplit toute une seringue et se fit une profonde piqûre au-dessous du sein gauche.

L'effet fut foudroyant. Son visage prit soudain une pâleur de cire et elle s'éroula, morte, sur le parquet.

L'Orchidée Ouragan

— Petit, la nuit n'est pas sûre, veille bien ! — Oui, monsieur Parémont.

— Assure-toi que les portes des serres sont toutes fermées ; je crains des sautes de vent ; les étoiles ont le regard insolent, ce soir, entre les nuages.

— Oui, monsieur Parémont. — Je viendrai te relever à quatre heures demain matin... Ne t'endors pas... Règle bien ton calorifère... pas moins de douze degrés, mais, comme la nuit s'annonce froide, à ta place, je forcerais un peu, j'arriverais à treize ou quatorze...

M. Parémont, qui avait entr'ouvert la porte vitrée et d'une main la retenait, tandis que de l'autre il tendait à l'air libre, et levait très haut sa lanterne quadrangulaire, M. Parémont tourna la tête pour ajouter, d'un ton pénétré, inégal et jaloux, comme celui d'un poète qui récite ses vers :

— Songe, petit, que nous avons en fleurs cinq "Cattleya Tryana," les plus beaux de tout Paris. Un rire de petit faune lui répondit, et, dans la nuit, des mots d'argot et de latin, associés drolaement, suivirent l'horticulteur qui fermait la porte.

— Et le "Brassavola Digbyana," pourquoi vous ne parlez pas de lui ? Elle est chouette, la fleur, pourtant, avec son air de canari qui fait le gros dos.

L'horticulteur était parti. Le petit Tricotet, Jérôme de son prénom, enfant de Paris, resta seul dans le tunnel ramifié de la serre, parmi les milliers d'orchidées que l'épaisseur d'une vitre défendait contre le froid de la nuit, contre la mort. Il connaissait sa responsabilité, autant que peut la mesurer un gringalet de seize ans, qui n'a jamais eu plus de trois francs dans sa poche, le dimanche, pour l'apéritif, le restaurant et le théâtre. Le père prenait le reste, comme il est juste. Le père, c'était le cocher aveugle des Ternes, qui a dû vous "charger", une fois ou deux dans votre vie, le soir où vous avez accroché : un homme poli, vous vous souvenez, coulant sur le pourboire, et qui, lorsqu'on l'avait payé, portait sa main pleine de monnaie tout près de son œil droit. Il prétendait voir de cet œil-là. Bien des gens prétendaient le contraire. Ce qu'il y a de sûr c'est que le père Tricotet ne sortait que le soir, après sept heures, quand les rues sont plus libres. Il attendait son cheval, une bête de grande expérience, née à Paris également, et qui savait toute seule prendre la droite d'une voiture qui vient, ralentir aux tournants, obéir au bâton levé des gardiens de la paix ; il descendait l'avenue des Champs-Élysées, et les dames d'un certain âge, en quête d'un cocher de confiance et d'un cheval aux allures bénignes, faisaient signe à Tricotet qui ne remarquait rien, mais à sa bête aussi, qui parfois s'arrêtait.

— De là, tout naturellement, l'entree de Jérôme chez l'horticulteur Parémont. La place de chauffeur-veilleur de nuit s'étant trouvée vacante, et Tricotet l'avait appris, le cocher dit à son fils : — Tu es trop jeune pour monter sur le siège, Jérôme, mais, en attendant, tu peux bien t'entraîner à veiller. Ça sera un commencement d'apprentissage. Même que je te juge plus heureux que moi, puisque tu seras au chaud, et que tu travailleras dans la fleur.

Jérôme aimait son métier : non pas la veiller, mais l'orchidée. Depuis un an qu'il vivait chez l'horticulteur de Vanves, ce jeune garçon imberbe, aux lèvres molles, mais qui avait dans les yeux tout l'esprit de sa rue, gouailleur et décidé, s'était mis à étudier les procédés de culture de M. Parémont, les moeurs et l'histoire des variétés : "nées dans la ménagerie," comme il disait, ou importées des contrées dont le nom seul donne chaud : Brésil, Java, Népal, Assam, Philippines, Equateur. Avec le patron, il ouvrait les caisses grillagées dans lesquelles sont expédiées les précieuses plantes ; il étendait sur des claies, au-dessus des auges pleines d'eau de pluie, les tiges flétries, les bulbes à demi desséchés, les racines endormies et comme mortes qu'avaient cueillis, trois ou quatre mois plus tôt, dans la brousse ou la forêt vierge, les chasseurs d'orchidées.

— Quelle couleur ça fera-t-il, patron ? demandait-il. — Ça dépend, mon garçon ; voilà ! L'An-grecum sesquipedale, l'une des plus belles fleurs de Madagascar,

et bien plus belle dans nos serres que là-bas, large comme la main, cinq pétales de cire blanche et transparente, et un éperon comme ceux des cavaliers mexicains ; voyez "Phalaenopsis grandiflora," visage de neige et gorge d'or ; un "Dendrobium" qui portera des couronnes de perles maculées de pourpre violet, et voici un tout petit sabot vert, une éponge de cravate, en email, qui appartient au "Cypripedium." Que voulez-vous de mieux ? — Je voudrais, monsieur Parémont, une orchidée couleur de mon sang quand je me pique ! — Moi aussi Jérôme, je le payerais cher ! Mais l'orchidée est une blonde, voyez-vous, elle a le goût des nacrés, des blancs, des roses, de toute la gamme des violets et des mauves ; elles a peur du rouge-cerise.

Quelques fois, l'horticulteur, amusé, demanda à son tour : — Jérôme, vous êtes curieux des choses du métier. Je sais bien que c'est un des plus passionnants qui soient, mais enfin, vous n'avez pas été, comme moi, élevé avec l'orchidée, il n'y a même qu'un an que vous la connaissez ; qu'est-ce qui vous plait tant en elle ? — Un jour qu'il venait de répéter la question, M. Parémont entendit l'ouvrier qui répondait : — C'est que, voyez-vous, elle vit de l'air du temps, et je lui en connais de la famille, dans le quartier des Ternes, à l'orchidée !

Jérôme pensait justement à cette plaisanterie, en passant au milieu des serres, entre les plantes qu'il devait préserver du froid ; les unes poussaient dans des pots où elles ne trouvaient ni terre, ni fumier, mais seulement de la mousse hachée avec un peu de racine de fougère ; d'autres, posées, les racines presque à nu dans des paniers suspendus ou sur des branches... Oui, c'était vrai pour elles toutes : elles vivaient de l'air chaud, saturé d'humidité, dans lequel nuit et jour elles baignaient, plantes mal attachées au sol, bâtiesseuses de nids dans les arbres, geuses des pays de lumière, habituées à se passer de la graisse commune, mais d'une richesse inouïe en transparence de fleur, en caprice et en âme.

Cette dernière idée, Jérôme Tricotet ne la formulait peut-être pas très nettement, mais elle réjouissait tout de même son esprit de petit gueux. L'aide-jardinier, portant, lui aussi, une lanterne, faisait sa ronde, inspectant les fermetures des serres, consultant le thermomètre, donnant un tour de vis aux radiateurs, et s'agitant près de la gueule du calorifère qui se trouvait tout au bout du jardin, dans une pièce séparée. Le vent secouait les nattes de paille roulées au sommet des charpentes de fer. Par moments, il hurlait. C'est la bête qui court et qu'on ne tuera point. Puis, tout s'apaisait : Le petit Tricotet, quand il se tenait près d'une porte, sentait sur ses mains, sur son cou, la morsure du vent.

Sa ronde achevée, il revint à l'entrée de la grande serre où il avait quitté son patron, posa sa lanterne sur l'étagère au milieu d'un groupe d'orchidées adultes, six ans, sept ans, huit ans, et assis sur un pot renversé, il se mit à contempler, en essayant de ne pas dormir, les fleurs qu'il aimait le mieux. Malgré la rigueur du temps et le peu de clarté des jours d'hiver, quatre "Cattleya Tryana" avaient fleuri et même un "Lælia Digbyana." Celui-ci, tête de canari ébouriffé, avait dit Jérôme, — ne portait qu'une fleur, cinq pétales d'un jaune verdâtre et au centre un labelle extravagant, une gorge jaune d'or, qui s'ouvrait, s'épanouissait en nappe circulaire, finissant en rayons ténus et innombrables. Or, à l'endroit où la gorge se détachait des profondeurs de la tige, un point de pourpre, une goutte de sang, dormait dans les reflets jaunes. Les "Cattleya", d'un mauve léger, à labelle de velours violet, ressemblaient à ceux que nous voyons chaque jour derrière les glaces des fleuristes, et ils n'avaient de remarquable que leur taille et la ferme beauté de leurs lignes.

Jérôme s'endormit. Les heures coulèrent. Tout à coup, un fracas terrible, des vitres qui se brisent, des choses lourdes qui tombent, et la vague du froid qui déferle. La lanterne est éteinte. Jérôme comprend : il a oublié de fermer cette porte, et la nuit glacieuse est entrée, elle court sous les vitres qui éclatent, elle tue les plantes, elle ruine le patron. Il rallume à grand-peine sa lanterne, et la première idée qu'il a dans l'épouvante, c'est de regarder l'heure. Trois heures et demie. D'un geste rapide, d'un mouvement tournant du bras, il éclaire le côté droit de la serre : tout est par terre ou nage dans les cuves pleines d'eau ; les cinq belles orchidées qu'il aimait, les "Cattleya" et le "Lælia," couchées sur le sol, écrasées l'une contre l'autre, et toute leur mousse éparpillée, sont déjà sans doute mortes ; il jette un cri ; il veut sortir ; une ombre, un homme furieux se précipite dans la lumière que l'entr'ouvert à bout de bras.

— Misérable ! Misérable ! Qu'est-ce que ça fait ! — Alors le petit se détourne, il détale, il saute d'une serre dans l'autre, s'évade, gagne la porte du

jardin, et continue de fuir à travers les rues de Vanves.

Le dommage était grand. M. Parémont se crut d'abord ruiné, et il perdit cinq minutes à pleurer. C'était un artiste, un être de sentiment, c'est-à-dire de beaucoup de faiblesse et de beaucoup de force. L'espérance le ressaisit vite, parce qu'elle est au fond de tout amour, et seul, sans aide, dans la nuit, il se mit à masquer les têtes du vitrage, puis à relever ses portes et ses blessées. Quand il aperçut le paquet boueux, froissé, lamentable, que formaient les "Cattleya" et le "Lælia," il détacha les bulbes, les tiges, les fleurs brisées, il ne lui resta bientôt plus, dans la main, qu'une seule des cinq orchidées triomphales, la seule indemne, et il observa que, dans la chute, la fleur d'or et de pourpre du "Lælia" était venue s'écraser contre la grande fleur mauve. Les deux fleurs se tenaient embrassées. Il enleva la fleur d'or, et laissa l'autre, et comme il était poète, il dit même : — Si une graine pouvait sortir de toi !

Et l'étui de la graine apparut après de longs jours d'attente. Il lui fallut quinze mois pour mûrir. La graine semée, dans la mousse, demanda six ans pour devenir une belle plante.

Enfin elle a fleuri, M. Parémont a veillé plusieurs nuits pour guetter le premier regard des pétales qui s'entr'ouvrent. O merveille ! la petite tache rouge s'est répandue ; l'hybride pourpre cerise est trouvé. M. Parémont ne l'a laissé voir qu'à de rares amis ; il l'espère, dans trois ou quatre ans, exposer dans Paris toute une corbeille d'orchidées ouragan. Et il dit : — Daus cette tourmente où j'ai tant perdu, un germe inattendu est né, et j'ai tout retrouvé.

RENÉ BAZIN, de l'Académie française.

VIRUS MODERNES POISONS ANCIENS

On pourrait presque soutenir ce paradoxe que, si la science progresse, si, en dépit de ses atrocités, elle réalise des conquêtes nouvelles, nous en devons remercier grâce aux criminels, dont l'ingéniosité, toujours en éveil, met à profit les notions les plus récentes, pour dissimuler leurs forfaits. Heureusement, le savant veille et l'empoisonneur n'ignore plus que, s'il est son crime soupçonné, il ne se passera pas longtemps qu'il soit découvert, le dernier mot devant rester et restant, en définitive, à la science qui ne tarde pas à le démasquer.

Au fur et à mesure que la science va de l'avant, les criminels croiraient-ils en audace et en génie ? On serait tenté de le croire, au premier abord.

Les journaux russes parlaient, ces jours-ci, d'un médecin de Saint-Petersbourg, le docteur Patschenko, qui, lors d'une épidémie de choléra, aurait injecté le terrible mal à plusieurs personnes, servant ainsi les calculs d'héritiers impatientes. Vous souvient-il qu'il y a quelques années, dans cette même Russie, le ministre de l'Instruction publique tombait, frappé à mort, sous la balle d'un sbire ? Un expert fut commis, pour examiner le projectile et, à sa grande stupefaction, il découvrait que le projectile meurtrier avait été préalablement immergé dans une culture microbienne, une culture de streptocoques !

Est-ce à cette circonstance que nous devons attribuer une mort plus prompte ? En réalité la vitesse de propulsion de la balle amène un échauffement tel que celle-ci est parfaitement stérilisée, dans le court trajet qu'elle parcourt : d'où l'insuffisance de cette atonique précaution. L'intention criminelle est, en tout cas, indéniable ; elle atteste un raffinement de barbarie qui nous reporte aux époques primitives, au temps où l'on faisait un usage constant, qui n'a pas encore disparu chez certaines peuplades, des flèches empoisonnées.

Un autre exemple montrera que les criminels sont toujours à l'affût des plus récentes découvertes, pour les mettre au service de leur cause. Il y a quelques années, un journal relatait, sur la foi d'un de ses correspondants, que les Macédoniens, dont la haine pour les Turcs s'alliait au foyer toujours incandescent dans les contrées balkaniques, — que les Macédoniens, disons nous, avaient empoisonné dans des bouteilles des cultures de bacilles pestueux. Ils avaient, assurait-on, l'intention d'en répandre le contenu, à Constantinople, à Sofia, à Salonique, dans les eaux et les aliments, de manière à provoquer une formidable épidémie. Les Turcs se verraient, dès lors, pensaient-ils, contraints de repasser le Bosphore et les Macédoniens, qui auraient évité le féan en restant dans leurs montagnes, seraient rentrés, un peu plus tard, en possession de leur patrie perdue.

Ce machiavélique projet ne pouvait, en aucune manière, aboutir, et un tel procédé était aussi enfantin qu'indéfini. Les rivières et les fleuves, "empoisés" à leur source, n'ont pas, en effet, à s'évaporer spontanément, sous l'influence de diverses réactions chimiques et au contact de l'action oxydante de la lumière solaire. Ne voit-on pas le Seine bouillir, à l'émergence, est un véritable bouillon de culture pour tous les microbes de la création, se purifier

dans son parcours, de sorte qu'à Rouen, par exemple, elle est aussi pure que l'eau la mieux aérée ? Les inénergiques macédoniens faisaient donc fausse route et leur tentative devait rester sans effet.

Pour ce qui concerne l'empoisonnement possible des fontaines, essayé déjà au moyen d'un sac sans aucun résultat ; l'inoculation de la peste aux rats, aux souris et à leurs puces ; l'infection de l'air, par des ventilateurs, ou à l'aide de ballons plus ou moins dirigeables, il nous suffira d'en dire que ces modes d'empoisonnement, outre qu'ils compliquent singulièrement l'opération, risquent de se retourner contre ceux qui les emploient.

Les enseignements de l'histoire sont là pour attester que, de tout temps, s'est manifesté le génie maléfique. A toutes les époques, alors même que la chimie était dans l'enfance, les empoisonneurs ont donné des preuves de leur ingéniosité. Nous avons les poisons microbiens, les injections de curare (qui rappelle le poison des flèches), mais, combien les anciens ont connus et mis en pratique de procédés, heureusement tombés en désuétude et dont le secret paraît être définitivement perdu !

Les Perses et les Turcs avaient empoisonné l'étrier, la selle, la bride d'un cheval et jusqu'aux bottes du cavalier ; don Juan avait été empoisonné de la sorte par Philippe II, son frère.

Le cardinal, Pierre de Bérulle, fondateur de l'ordre des Carmélites et de la congrégation de l'Oratoire, tombait foudroyé en avalant l'hostie et le cardinal de Comoy, chancelier d'Écosse, en buvant le vin consacré.

Le pape Urbain VIII faillit être empoisonné par un moine anglois, au moyen d'une poudre versée sur une pluie ; le pape Clément VII, par les émanations d'une torche qu'on portait devant lui.

L'auteur de la "Magie naturelle" parle d'un moyen propre à occasionner la mort, et qui consistait à renfermer, pendant plusieurs jours, dans une boîte, des plantes narcotiques, préalablement couvertes, en plaçant cette boîte ouverte sous les narines du dormeur, ou l'histoïque.

N'avait-on pas médité d'empoisonner Henri IV au moyen d'une fourchette creusée ? Un coiffeur, dont la lame pouvait être enduite, d'un seul côté, d'une préparation toxique, empoisonnant la moitié du fruit avec lequel on le mettait en contact.

On a parlé de mouchoirs, de gants empoisonnés. Le subtil poison qui faisait périr, en parfumant du linge, des fleurs, et il révélaient existait ? Ou dissimulait-on, par ces artifices, des crimes consommés par d'autres moyens ? La solution du problème reste toujours indéfinie.

Selon le docteur Massen, une résine odorante brûlant comme de l'essence, une odeur artificielle pénétrant adroitement dans les poches ou trouvée dans un sachet ou une lettre ; un bonnet, de senteur plus ou moins forte, enfermé dans la chambre, placé à en évidence afin de détourner les soupçons, et la mort subite était mise sur le compte d'un parfum à ferveur mystérieuse, assurant au coupable l'impunité.

Il y a quelques années, une dame Cr... était arrêtée, pour tentative d'empoisonnement. Cette détraquée — il fut reconnu qu'elle n'était pas consciente de ses actes — avait envoyé à des fonctionnaires de l'ambassade de Chine à Paris, une enveloppe contenant des pétales de fleurs. De ces fleurs, il se dégageait un parfum délétère et ceux qui avaient décauché l'enveloppe furent pris aussitôt de nausées. Mais ce fut tout ; leur vie ne fut pas en danger. Il fut reconnu, après analyse, que la quantité de poison dont les fleurs étaient imprégnées, ne pouvait amener, chez ceux qui les avaient respirées, aucun désordre grave.

La dame Cr... ne se doutait probablement pas qu'avant elle, une reine célèbre est aussi recourue à des fleurs, pour servir ses criminels desseins. Il est vrai que cette aimable personne a depuis longtemps disparu de la scène du monde. C'était Cléopâtre, reine d'Égypte. D'un geste coquet, elle effleurait des roses dans la coupe de celui de ses convives qui avait cessé de lui plaire. Préalablement, les roses avaient été trempées dans du poison. Quand le convive portait la coupe à ses lèvres, il buvait la mort.

"Multa renascitur"... tout disparaît, tout recommence. La Brinvilliers, de funeste mémoire, se servait de gâteaux pour faire disparaître ceux qu'elle avait marqués pour la mort ; en 1894, la cour d'assises du Brabant jugeait une dame Jonniaux qui, pour toucher le montant de l'assurance sur la vie qu'elle avait fait contracter à son oncle, à sa sœur et à son frère, avait successivement empoisonné ces trois malheureux. Aux débats il fut démontré que la criminelle enfermait le poison qu'elle faisait absorber à ses victimes dans des gâteaux — comme la Brinvilliers !... — En réalité, le crime est de tous les temps et ce serait calomnier notre époque, de la juger plus féconde en criminels que celles qui l'ont précédée.

Si nous envisageons l'état social actuel, sans prévention comme sans complaisance, en dépit des peines multiples qui accusent, à tout propos, une dissolution des mœurs, nous arrivons à cette conclusion consolante, que celles-ci tendent, par étapes lentes, il est vrai, à s'améliorer progressivement.

Docteur CABARET.

Une Page posthume de François Coppé

LE SOU DU CONDUCTEUR.

François Coppé, dont la statue a été inaugurée à Paris ces jours-ci, avait laissé des pages inédites. Elles viennent d'être recueillies par l'éditeur Lemerre sous ce titre : "Souvenirs d'un Parisien." En voici une parmi les plus charmantes et toute d'actualité avec le nouveau tarif des omnibus :

Je prends, le plus souvent que je puis, les voitures publiques. Je les prends quand j'ai du temps devant moi, — elles ne vont pas vite, — et surtout pour le plaisir de voir et d'observer des visages, car je ne connais encore rien de plus intéressant que la figure humaine. C'est là qu'une sympathie m'est venue pour le conducteur d'omnibus et que j'ai apprécié tous ses mérites.

Son métier est des plus pénibles. Du soir au matin, il reste debout sur la trépidante plateforme, sans cesse ébranlé, secoué, cahoté, ce qui doit être éreintant. Il ne quitte, de temps à autre, cette mal commode posture que pour grimper avec l'agilité d'un singe, sur l'impériale, et y faire sa collecte, très inconfortablement appuyé à la mince tige de fer de la balustrade. De plus, il lui faut déployer un véritable génie de comptable, recevoir l'argent, se méfier des pièces qui n'ont plus cours, rendre rapidement la monnaie, faire sonner exactement le ding, ding, ding de son compteur, sans se tromper d'un coup de timbre, présenter, à chaque station, sa feuille de route au crayon du contrôleur et s'assurer qu'on y a tenu compte des correspondances, des demi-places militaires, de bien d'autres détails.

Ce travail compliqué, minutieux, où la moindre erreur expose le conducteur à perdre une partie de son maigre salaire, notre homme l'accomplit à la hâte, au milieu du brouhaha de la rue, parfois grelottant de froid, soufflet par la pluie, aveuglé par la poussière, enfin dans des conditions qui lui permettent difficilement d'être exact et attentif...

D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans ces instants critiques que le conducteur révèle toute la beauté de son âme ; c'est dans les incidents ordinaires de ses monotones trajets de chaque jour. Ne manifeste-t-il pas, à toute minute, son respect pour la vieillesse, sa douceur pour l'enfance, sa courtoisie pour le beau sexe ! Il soutient pieusement la marche chancelante des personnes âgées, enlève gaiement et lestement un bébé en le prenant sous ses aiselles, donne gaillardement la main aux dames et — et vous savez — aux jeunes et aux vieilles, aux laides et aux jolies, sans faire de distinctions, en vrai chevalier français. Et il est toujours prêt à aider quiconque porte un fardeau.

Sachez-le bien. Il accomplit ainsi — en petite monnaie, si vous voulez — de très bonnes œuvres, des œuvres de miséricorde. Sans s'en douter, le conducteur travaille à ses fins dernières et assure son salut éternel. Je suis persuadé que saint Pierre lui ouvrira de bon cœur la porte du paradis.

Eh bien ! j'ai remarqué ceci, depuis que je voyage en omnibus, c'est que, de tous les humbles employés qui nous rendent journellement service, le conducteur est peut-être celui qui a le moins de bonnes habitudes, celui envers lequel nous nous montrons le plus ingrats. Voyageurs d'intérieur, de plateforme et d'impériale, je vous prends tous à témoin. Il est rare, très rare, qu'on donne un pourboire à l'homme au képi...

Longtemps j'ai fait comme les autres, je l'avoue. Mais, un jour, — à l'époque où je gagnais assez chichement ma vie et où je n'avais d'autre équipage que la voiture à tout le monde, — une vieille femme du peuple, une grosse dondon portant un paquet de linge assez volumineux, monta dans l'omnibus où je me trouvais et s'assit à côté de moi. Le conducteur l'avait aidée à s'installer avec son fardeau sur les genoux, et, quand il eut rendu à la bonne dame la monnaie de sa pièce d'un franc, je vis qu'elle lui donnait deux sous pour sa peine. J'éprouvais alors une petite honte, car cette brave commère en robe de toile, qui n'avait même pas un peu d'or aux oreilles et qui maintenait son paquet de linge sur ses larges cuisses avec ses doigts gercés de lèssiveuse, était, certainement, encore moins riche que moi, même alors.

La vieille blanchisseuse m'avait donné une leçon. J'en ai profité, et depuis je n'oublie pas le conducteur.